



IDÉES « Le travail ? Le ménage ? Les enfants ? Le plus grand gagnant du féminisme, c'est l'homme ! »

PAR ELIETTE ABÉCASSIS

Le 8 mars prochain reviendra comme chaque année la Journée de la femme. C'est l'occasion où jamais de faire un bilan du féminisme et de se poser la question de la condition féminine aujourd'hui. Nul doute, la condition féminine a changé, a progressé depuis le siècle dernier. Ayons une pensée émue pour l'héroïne d'*Autant en emporte le vent*, Scarlett O'Hara, qui devait s'arrêter de respirer quand sa nounou lui serrait son corset, afin qu'elle ait la taille la plus fine du comté. Le corset, avec l'avènement du féminisme, a disparu de nos armoires comme de nos mémoires. Aujourd'hui, nos ventres et nos mouvements sont libres et nous pouvons respirer. Et pourtant, notre corps et notre esprit sont enfermés, comprimés, atrophiés dans un corset plus insidieux que celui des siècles précédents, parce qu'il ne se voit pas : un corset invisible. Le corps de la femme est en fait contrôlé par l'épuisement à la tâche, les régimes incessants et les nouvelles normes de beauté. Son esprit, prétendument affranchi de la domination masculine, se trouve sous l'emprise de la société dans son ensemble, qui semble conspirer contre elle. Toutes ces règles et ces normes sont intériorisées. Plus que complice de son propre asservissement, la femme s'y soumet d'une façon impitoyable : elle est devenue son propre bourreau.

« *Je réussis. J'épouse une femme savante !* », faisait plaisamment dire Piron à l'un de ses personnages. Nous avons eu des femmes de tête et de pouvoir telles qu'Alléonor d'Aquitaine ou Catherine de Médicis ; les salons des dames du XVIII^e siècle ont nourri les Lumières ; les suffragettes de la fin du XIX^e ont conquis l'espace politique. Pourtant, alors que les combats majeurs ont été gagnés – l'accès à l'éducation, le droit de vote, le droit à l'avortement, la contraception, la mise en place du congé de maternité, l'indépendance par rapport au foyer paternel ou marital –, en cette aube du XXI^e siècle perdure une sorte de malaise. Pourquoi ?

Parce que le féminisme dans sa version radicale a pris la défense de la femme contre l'homme, en prenant paradoxalement ce dernier comme modèle. Ce féminisme-là s'est construit en niant certaines données biologiques, en prétendant établir une sexualité similaire à celle du mâle. D'où ce mot de Marguerite Duras : « *Elles prennent le rôle des hommes, c'est ça qui est terrible, désolant.* » Projetée dans une double aliénation, la femme travaille, elle est indépendante financièrement, indépendante tout court – pour se retrouver tout autant au foyer ! Les enquêtes sociologiques montrent que ce sont elles qui, à 80 %, accomplissent les tâches parentales et domestiques, si bien qu'elles sont épuisées.

C'est un étrange marché de dupes que ce chemin vers la liberté. La légalisation de l'avortement, pour essentielle qu'elle soit en termes de santé, a abouti au confort des hommes. Les voilà débarrassés de l'éventuel problème d'une progéniture, sans partager le poids de notre souffrance. Pareil pour le ménage et l'éducation des enfants : le plus grand gagnant du féminisme, c'est l'homme. Deux profils originaux ont émergé de cette révolution : le « gynékiler » et le « gynésupporter ». A la différence du macho du siècle dernier, le gynékiler n'assume pas du tout sa volonté de domination du « sexe faible ». Il est rassurant, romantique mais, passé la première phase de séduction, il cherche à soumettre la femme, voire à l'humilier. Dans le cadre du travail, à compétence égale, elle n'obtiendra pas de mise à niveau de son salaire. Le gynésupporter, lui, est plus charmant. Il est fier de la réussite de son « alter ego féminin » au point de trouver en elle une sorte de substitut maternel. A elle de le prendre en charge, et de régler ses problèmes. A mi-chemin entre le fils et le meilleur ami compréhensif, il perd peu à peu de son charme sexuel. Là

encore, la femme n'en sort pas gagnante.

ELIETTE ABÉCASSIS publie avec Caroline Bongrand **LE CORSET INVISIBLE**, aux éditions Albin Michel (224 p., 16 €). En librairie le 8 mars.

Les magazines féminins l'ont bien saisi, de même que les fabricants de cosmétiques ou les chirurgiens esthétiques. Et voici la femme, bonne cliente, se faisant piquer au botox, infiltrer au collagène, ou s'enduisant de la tête aux pieds de crèmes hydratantes, lissantes, réparatrices, anticapitons, raffermissantes, drainantes, repulpantes, etc., telle Scarlett à sa toilette, gainée d'un moderne et invisible corset.

Malheureuse créature postmoderne affolée, à qui l'on répète qu'elle doit se conformer à un modèle mince et sans rides sous peine d'être exclue, elle se retrouve prise dans l'état d'une nouvelle esthétique visant à domestiquer son corps. Vouloir enlever à tout prix la cellulite constitutionnelle de la femme, c'est renouveler le mythe de Sisyphe ! Il est temps qu'elle reprenne possession d'elle-même en retrouvant les vrais canons : les formes pulpeuses, que Fragonard avait appréciées à son époque. Qu'elle accepte aussi, dans cette société où la vie se prolonge, de voir la beauté dans un visage vieillissant.

Bilan contrasté, donc, en cette veille de Journée de la femme. Nous nous sommes trompées de féminisme. En se construisant contre la femme, il a collaboré à une société dans laquelle l'éternel féminin est exploité : il nous faut un nouveau féminisme qui remodèle la femme selon son propre idéal.